



Les savoirs du bébé et son interprétation du monde

Erika Parlato-Oliveira
Psychanalyste

Il y a, dans la présence du nouveau-né, quelque chose qui défie nos habitudes de penser. On croit souvent qu'il n'est qu'un corps en attente de conscience, un organisme à organiser, une page blanche offerte à nos apprentissages. Pourtant, il suffit d'un regard, d'un souffle, d'un geste minuscule pour que se fissure cette idée. Le bébé, dès les premiers instants, nous observe, nous écoute, nous traduit à sa manière. Il est déjà là, entier, dans sa propre manière de sentir et de comprendre.

I. LE BÉBÉ, UN ÊTRE SURPRENANT

J'aime dire que le bébé est un être d'interprétation. Il perçoit le monde sans le connaître encore, mais il en dégage des lignes, des rythmes, des correspondances. Son regard n'est pas vide : il s'y tisse une première forme d'attention, fragile et insistante, qui cherche déjà la cohérence du vivant. Ses pleurs, ses silences, ses micro-mouvements ne sont pas des signaux bruts, mais les premières phrases d'un dialogue. Le monde se dessine pour lui à travers le corps, dans une logique sensible avant d'être rationnelle.

Le renversement de notre regard est ici essentiel. Tant de siècles de pensée ont placé l'adulte au sommet d'une hiérarchie, reléguant l'enfant du côté du "non encore". Mais lorsque je me laisse atteindre par la vitalité d'un nourrisson, je comprends que cette hiérarchie ne tient pas. Le bébé n'attend pas notre parole pour exister : il la devine, la pressent, l'invente parfois avant nous. C'est nous, adultes, qui devons apprendre à écouter ce langage sans mots, ce flux de sensations, d'émotions et de rythmes qui structure déjà son monde intérieur.

Le bébé surprend parce qu'il nous oblige à reconnaître en lui un sujet — un sujet du langage. Il nous invite à abandonner la tentation du contrôle et à accueillir l'inconnu de son expérience. Ce qu'il vit, ce qu'il sent, ce qu'il essaie de comprendre n'appartient qu'à lui, et pourtant cela nous concerne : car à travers lui, c'est notre propre humanité qui se redécouvre, dans sa forme la plus neuve.

Erika Parlato-Oliveira est également Directrice du BabyLab Cerep-Phymontin. Directrice de thèse à l'Université Paris Cité. Membre de l'ALL. Membre du CRPMS. Vice-présidente de la WAIMH-France. Vice-présidente de l'Association La cause des bébés. Membre du Conseil Scientifique de l'ICE. Membre de la CIPPA. Membre du Collège de Spirale.

II. LE BÉBÉ QUI INTERPRÈTE

Il m'arrive souvent d'observer un nourrisson absorbé dans le vide, les yeux perdus dans une zone sans objet apparent. Beaucoup y verraient une absence, une simple pause du système d'éveil. Mais je crois que, dans ce silence, quelque chose travaille. Le bébé semble rassembler des fragments d'expérience, chercher un fil invisible qui relie ses sensations entre elles. Il interprète.

Interpréter, ce n'est pas seulement comprendre. C'est créer un sens à partir du flux du monde. C'est ce que fait le bébé, dès ses premières heures : il sélectionne, hiérarchise, invente. Son cerveau immature n'est pas un terrain neutre, mais un espace d'anticipation. À chaque nouvelle rencontre, il compare, reconnaît, déduit. Ce qu'il apprend, il le dépose dans le corps, dans le tonus, dans le rythme de sa respiration. Le bébé pense par associations, par contrastes, par rythmes intérieurs.

Cette faculté d'interprétation est ce qui fait de lui un véritable sujet. Elle témoigne de la part d'invention qui se glisse dans tout apprentissage. Rien n'est donné, tout est à réinventer à chaque instant. Quand il regarde un visage, il ne voit pas simplement une forme : il cherche une présence, une réponse. Quand il pleure, il n'exprime pas seulement un besoin, il met à l'épreuve la réciprocité du monde. Ses expériences se tissent dans un réseau affectif et symbolique dont il est déjà l'auteur.

chaque bébé
est déjà
un lecteur
du monde

Les travaux de Colwyn Trevarthen¹ m'ont profondément marquée : ils montrent à quel point le bébé, dès les premiers échanges, co construit la relation. Dans les jeux de regards, dans les vocalises partagées, dans les variations de tonus entre l'adulte et l'enfant, se dessine une forme primitive de dialogue. Ce « langage émotionnel » est déjà structuré : il a son rythme, sa grammaire, son espace de silence. Le bébé y est actif, attentif à la moindre modulation de voix, à la moindre pause du souffle. Il interprète les intentions bien avant de pouvoir en saisir les mots.

Ainsi, chaque bébé est déjà un lecteur du monde. Il lit les émotions qui traversent les visages, les tensions des corps, les inflexions de la voix. Il se forge une mémoire sensible du lien. Lorsque je me penche sur lui, il lit ma fatigue, mon hésitation, ma joie. Il sent ce qui, en moi, s'ouvre ou se ferme. Et dans cette lecture réciproque, nous nous transformons l'un l'autre. C'est là, sans doute, la première école du vivant : celle de la rencontre, où nul ne sort intact.

Interpréter, c'est oser affronter l'inconnu. Le bébé nous rappelle que la pensée ne naît pas de la certitude, mais du trouble. Il avance dans un monde qu'il ne comprend pas encore, mais qu'il ne cesse de questionner. Ses tâtonnements sont des actes de courage — des gestes d'exploration où s'inventent les premières formes du sens.

1 Professeur émérite de psychologie de l'enfant et de psychobiologie, Université d'Edimbourg, Ecosse.

III. L'EMPREINTE DU MONDE : DE LA GÉNÉTIQUE À L'ÉPIGÉNÉTIQUE

Il fut un temps où l'on croyait que tout était inscrit dans les gènes — que la vie suivait un programme immuable, une partition écrite à l'avance. Aujourd'hui, nous savons que cette vision était trop étroite. Le vivant, comme le montre l'épigénétique, est un dialogue constant entre l'héritage et le milieu. Le bébé naît porteur d'une histoire, certes, mais cette histoire reste ouverte : chaque expérience, chaque caresse, chaque absence même, vient en modifier la texture.

J'aime cette idée : nous sommes façonnés autant par ce que nous recevons que par ce que nous vivons. Le bébé, dans son immense plasticité, incarne cette vérité. Rien n'est figé. Le gène, disait-on autrefois, commande ; aujourd'hui, on sait qu'il écoute. Il réagit aux signaux du monde, aux émotions partagées, à la qualité du lien. L'environnement devient un partenaire de la biologie.

Ce dialogue intime entre le biologique et le vécu se lit dès les premiers instants. Les chercheurs ont observé que le stress, la tendresse, la douceur de la voix ou le rythme du sommeil influencent l'expression des gènes impliqués dans la croissance neuronale. Cela ne signifie pas que tout se joue au dehors, mais que le dedans et le dehors se parlent. La vie, dans sa profondeur, se compose d'échanges — une conversation incessante entre le code et l'expérience.

Le bébé n'est donc pas un produit de son patrimoine, mais une œuvre en mouvement

Le bébé n'est donc pas un produit de son patrimoine, mais une œuvre en mouvement. Chaque contact, chaque mot, chaque regard laisse une empreinte. Ce tissage d'impressions et de traces biologiques constitue sa manière singulière d'habiter le monde. On pourrait dire que l'épigénétique rejoint ici la poésie : elle montre que la vie se réécrit sans cesse, au fil des rencontres.

Mais il faut prendre garde : parler d'empreinte ne veut pas dire destin. L'empreinte est vivante, elle peut se transformer, se nuancer, s'effacer parfois. Elle est mémoire en devenir. Si la biologie s'ouvre à la plasticité, c'est pour nous rappeler que rien n'est jamais complètement écrit. Ce que nous offrons au bébé — notre voix, nos gestes, notre regard — ne sculpte pas un avenir figé, mais une possibilité de se déployer.

Et si, au fond, c'était cela, la véritable liberté humaine : cette capacité à être transformé par le monde sans jamais lui appartenir tout à fait ? Le bébé nous le montre à chaque instant. Il accueille les influences, il s'en nourrit, mais il garde intacte sa puissance d'invention. Dans sa vulnérabilité même réside une force : celle de recommencer, de faire advenir du nouveau à partir de ce qui lui est donné.

IV. EXPLORER POUR COMPRENDRE

Le monde arrive au bébé par vagues de sensations. Lumière, odeur, chaleur, texture, son : tout est mouvement, vibration, flux. À chaque instant, il découvre que le monde existe et qu'il lui répond. Le bébé n'est fait pas un simple enregistrement passif. C'est une danse, une exploration, une curiosité en acte.

Lorsque le nouveau-né tourne la tête vers une voix ou suit du regard un contour lumineux, il ne se contente pas de percevoir : il cherche. Daniel Stern² l'a montré avec une finesse rare — dès les premières semaines, le bébé organise ses expériences selon des formes, des intensités, des rythmes. Il perçoit la vie comme une composition, où chaque détail compte.

Il passe à reconnaître la douceur d'une caresse, la régularité d'un bercement, la texture du lait sur la langue. Ces expériences s'inscrivent en lui comme des paysages intérieurs. Peu à peu, il distingue le familier de l'étranger, le prévisible de l'inattendu. Il tisse des repères sensoriels, des "cartes du monde" qui seront le socle de ses futurs savoirs.

L'exploration est souvent silencieuse. Quand un nourrisson passe de longues minutes à examiner ses doigts, à les faire se frôler, à écouter le son de sa propre voix, il expérimente la continuité entre soi et le monde. Dans ces instants d'attention pure, il construit le sentiment d'exister.

J'ai toujours été frappée par la façon dont les bébés se réapproprient la surprise. Une lumière nouvelle, un son inattendu, un visage inconnu : tout devient matière à enquête. Ils ne fuient pas l'étrangeté, ils la transforment en curiosité. L'adulte, souvent, voudrait protéger l'enfant du désordre ; le bébé, lui, apprend à en faire un espace d'aventure. Chaque inconfort, chaque nouveauté devient une opportunité d'ajustement.

Ce n'est pas la
contrainte qui
éveille la curiosité,
mais la joie
d'explorer

Les chercheurs comme DeCasper³ et Spence⁴ ont montré que, dès la vie fœtale, le bébé reconnaît certaines voix, certains rythmes, certaines mélodies. Il mémorise, il préfère, il discrimine. Ces découvertes nous rappellent que l'apprentissage commence avant la naissance — non pas comme un dressage, mais comme une sensibilité au monde sonore.

Tout cela me conduit à penser que le savoir naît d'un plaisir. Ce n'est pas la contrainte qui éveille la curiosité, mais la joie d'explorer. L'enfant aime sentir, parce qu'il aime relier. Dans cette recherche spontanée, il révèle ce que la science nomme aujourd'hui "plasticité" : la capacité du vivant à se modifier sans se perdre. Le bébé, en cela, est notre plus grand maître — il nous apprend à penser avec tout notre être.

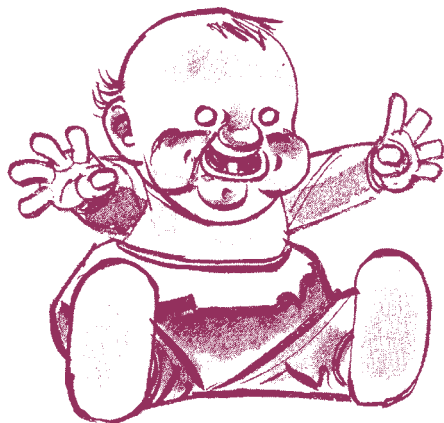
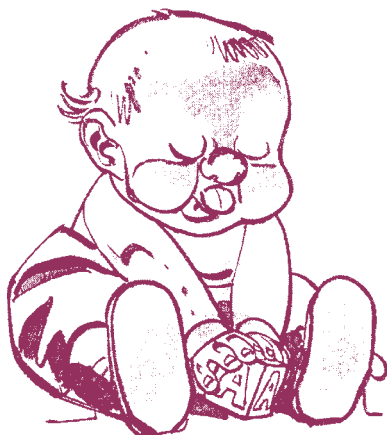
V. LE LANGAGE AVANT LES MOTS

Avant de parler (avec des mots), le bébé parle déjà. Ses vocalises, ses cris, ses silences même, ses regards, sont traversés par une intentionnalité. Il appelle, il répond, il joue avec les sons du monde. Le langage commence par la musique, par le souffle, par le rythme des échanges. Il s'origine dans le corps avant de se faire phrase.

2 Pédopsychiatre et psychanalyste.

3 Professeur émérite de psychologie du développement, Université de Caroline du Nord.

4 Psychologue



LE BÉBÉ. ÉTUDES DE CARACTÈRES.

Dessin de Daniel Goossens
L'encyclopédie des bébés
Fluide Glacial

Les premiers dialogues entre l'adulte et l'enfant, que les chercheurs ont si magnifiquement décrits, sont des conversations musicales. L'adulte module sa voix, exagère les intonations, ralentit le tempo — ce que l'on appelle le "mamanais". Et le bébé, loin d'être spectateur, y répond : il imite, il ajuste, il anticipe. Ensemble, ils composent une mélodie affective où la parole n'est pas encore nécessaire.

Ce qui se joue là est immense : le bébé apprend la grammaire de la relation. Il découvre qu'un son peut susciter une réponse, qu'une pause peut créer une attente, qu'un ton peut signifier la douceur ou la colère. Dans ces échanges initiaux se construit la première conscience de soi : je parle, donc je fais exister l'autre. Je reçois, donc j'existe à mon tour.

Les études sur l'imitation néonatale ont bouleversé notre vision de ces premiers mois. Le bébé, quelques heures après la naissance, peut reproduire une expression faciale, tirer la langue en écho à celle de l'adulte. Ce geste, minuscule et pourtant fondateur, dit tout : la communication humaine commence dans la résonance, pas dans la règle. Elle naît du désir de partage, de la reconnaissance d'une présence en miroir.

Entendre la voix du bébé, c'est

Je me souviens d'une séance où un nourrisson, allongé, me regardait intensément. J'ai murmuré quelques sons, comme une comptine sans mots. Il a entrouvert la bouche, puis s'est mis à vocaliser à son tour. Nos sons se sont rejoints, formant un dialogue aussi fragile que parfait. Dans cet instant, il n'y avait plus ni adulte ni enfant, mais deux êtres qui s'écoutaient.

Le bébé apprend d'abord la musique des mots avant d'en saisir le sens. Ce que nous appelons "parler", il le pressent déjà dans la texture des sons. Le rythme du discours, les variations de hauteur, la douceur ou la tension d'une phrase : tout cela constitue pour lui une grammaire émotionnelle. L'enfant s'imprègne du monde sonore bien avant d'en décoder la syntaxe.

Ainsi, quand le premier mot surgit, il n'est pas un miracle soudain : il est la continuité d'un long processus. Le mot vient sceller une aventure commencée depuis la naissance, parfois même avant. Il n'est pas la naissance du langage, mais l'une de ses formes d'expression multimodal. Et derrière chaque mot d'enfant résonne la mémoire de ces milliers de sons, de respirations, de silences partagés.

Le langage, finalement, est moins une conquête qu'un retour : le retour vers une communication qui nous précède. En écoutant le bébé, en s'ajustant à sa musique, l'adulte retrouve quelque chose de cette sensibilité première — un lieu où parler, c'est encore chanter le monde.

POUR ALLER PLUS LOIN

Ce texte est né d'un long compagnonnage avec la recherche et la clinique, mais aussi avec la poésie du quotidien. Pour celles et ceux qui souhaitent prolonger cette exploration du monde du bébé, voici quelques chemins de lecture inspirants :

Benasayag, M. *La singularité du vivant*. Paris : Le Pommier, 2017.

Berthoz, A. *Souvenirs pour le futur : projets et utopies en physiologie de la perception et de l'action*. Paris : Éditions Collège de France, 2021.

Boysson-Bardies, B. *Comment la parole vient aux enfants*. Paris : Odile Jacob, 1996.

Busnel, M.-C. (Dir.) *Langage des bébés*. Paris : Grancher, 1993.

Couvert, M. *Le bébé analysante*. Toulouse : Érès, 2022.

Damasio, A. *Le sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*. Paris : Odile Jacob, 1999.

Dehaene, S. (Dir.) *C3RV34U*. Paris : La Martinière, 2014.

Dehaene, S. ; Le Cun, Y. et Girardon, J. *La plus belle histoire de l'intelligence*. Paris : Robert Laffont, 2018.

Gopnik A. ; Meltzoff, A. ; Kuhl, P. *Comment pensent les bébés ?* Paris : Le Pommier, 2007.

_____. *Le bébé philosophe*. Paris : Le Pommier, 2010.

Golse, B. ; *Le bébé, du sentiment d'être au sentiment d'exister*. Toulouse ; Érès, 2020.

Gratier, M. ; Devouche, E. ; Guellai, B. ; Infanti, R. ; Yilmaz, E. ; Parlato-Oliveira, E. « Early development of turn-taking in vocal interaction between mothers and infants ». *Frontiers in Psychology*, 6. 2015 DOI: 10.3389/fpsyg.2015.01167.

Jakobson, R. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Minuit, 1976.

Nagy, E. et al. Positive evidence for neonatal imitation : a general response, adaptive engagement. *Developmental Science*, 2020, vol. 23.

Parlato-Oliveira, E., « Le bébé et ses savoirs ». *Collection 1001 bébés*. Toulouse : Érès, 2022.

Pinker, S. *L'Instinct du langage*. Paris : Odile Jacob, 1994.

Prochiantz, A. *Qu'est-ce que le vivant ?* Paris : Seuil, 2012.

Trevarthen, C. ; Aitken, K. J. « Intersubjectivité chez le nourrisson : recherche, théorie et application clinique ». In : *Devenir*, 2003/4 (Vol. 15).

Mais au-delà des lectures, le véritable apprentissage reste celui du regard. Prendre le temps de voir un bébé vivre, respirer, rêver, suffit parfois à réapprendre à penser. Car écouter l'enfant, c'est aussi entendre ce qu'il éveille en nous : cette part de vie qui, toujours, recommence.

d'abord reconnaître qu'il en a une

VI. ENTENDRE LA VOIX DU BÉBÉ

Il m'arrive encore, parfois, de rester longtemps silencieuse devant un nouveau-né. Non pas par manque de mots, mais parce qu'il n'en faut pas toujours. Dans ces moments-là, c'est lui qui parle — par la tension de son corps, la profondeur de son souffle, la vibration de son regard. Sa voix ne se réduit pas à un son : elle est un champ entier de signaux et de rythmes. Apprendre à l'entendre, c'est apprendre à suspendre nos interprétations pour accueillir ce qui advient.

Entendre la voix du bébé, c'est d'abord reconnaître qu'il en a une. Qu'il n'est pas une surface à remplir, mais une présence qui nous répond. Trop souvent, l'adulte s'empresse d'expliquer, de rassurer, d'intervenir. Pourtant, dans le simple fait d'attendre, de demeurer ouvert, se joue une forme d'écoute plus profonde. C'est une écoute sans but, sans diagnostic, une attention qui épouse le mouvement du vivant.

Cette écoute du corps est centrale. Elle suppose une disponibilité à l'imprévisible : un geste, une crispation, un apaisement soudain. Chaque signe est une parole. Lorsque je pose ma main sur le dos d'un nourrisson et que je sens sa respiration s'harmoniser à la mienne, quelque chose s'échange. Nous parlons à travers les tissus, à travers la mémoire de la peau. C'est un dialogue d'avant les mots, un dialogue d'existence.

L'écoute du bébé nous apprend une autre manière d'être au monde. Elle nous invite à ralentir, à habiter le silence, à faire confiance à ce qui ne se dit pas. Dans cette rencontre, l'adulte n'est plus le maître du savoir, mais un compagnon d'expérience. Nous devenons, l'un pour l'autre, des révélateurs d'humanité. Le bébé, par sa présence nue, nous oblige à redevenir sensibles, à redécouvrir les langages enfouis dans nos propres corps.

J'ai souvent le sentiment que le bébé vient nous rappeler ce que nous avons oublié : que la vie n'est pas un enchaînement de tâches, mais une succession de présences. En l'écoutant, en le suivant dans son rythme, nous retrouvons cette qualité d'attention que l'enfance porte en elle. C'est une école du lien, une éthique du sensible. Car écouter le bébé, c'est apprendre à écouter le monde — dans sa fragilité, sa densité, son mystère.

Et puis, il y a cette évidence que l'on oublie : nous sommes tous passés par là. Nous avons tous été ce corps cherchant un visage, cette respiration cherchant un accord. Dans chaque adulte, quelque chose du bébé demeure — cette capacité d'émerveillement, de confiance, de résonance. Peut-être que l'enjeu, au fond, est de ne jamais cesser d'entendre cette voix en nous. 🐼